

FACULDADE DE LETRAS
INSTITUTO DE ARQUEOLOGIA

CONIMBRIGA

VOLUME XV



UNIVERSIDADE DE COIMBRA

1976

DE SÉTIF À CONIMBRIGA, EN PASSANT PAR LORIENT

(À PROPOS DE LA CÉRAMIQUE DE LA FIN
DE L'ANTIQUITÉ)

Au cours de la rencontre qui réunit au musée de Conimbriga, au printemps de 1975, un certain nombre d'archéologues qui s'étaient intéressés aux problèmes de la céramique dans la Méditerranée occidentale, est surgi un problème qui, par ses incidences méthodologiques, mérite que j'y revienne: celui de la datation d'un certain nombre de céramiques sigillées tardives. La publication du volume *Les sigillées* dans la série des *Fouilles de Conimbriga* ^(x) fait bien apparaître la difficulté qui avait été soulevée par la confrontation des fouilles et des datations fournies par le répertoire de J. W. Hayes ⁽²⁾.

On sait par la chronique d'Hydace qu'en 465, les Suèves s'emparèrent de Conimbriga et emmenèrent de ses habitants en captivité. Un nouveau pillage se produisit en 468: des maisons et une partie des murs furent détruits et le chroniqueur ajoute: la cité et sa région ne sont plus qu'un désert ⁽³⁾. On sait néanmoins, par ailleurs, avec quelle prudence il faut accueillir les informations de ce type, même si le chroniqueur est bien au courant des réalités d'une région. Le genre littéraire de la chronique exige, ne serait-ce que par sa brièveté, une prudence

^(x) M. DELGADO, F. MAYET, A. MOUTINHO DE ALARCÃO, *Les sigillées*, (Fouilles de Conimbriga, t. IV), Paris, 1975.

⁽²⁾ J. W. HAYES, *Late Roman pottery*, Londres, 1975.

⁽³⁾ HYDACE, *Chronique*, 229, 231, 241, ed. A. TRANOY (Sources chrétiennes, n.° 218), Paris, 1974, p. 170-175.

devant ses affirmations; un abandon peut être provisoire et l'exagération d'une situation momentanée passe aisément, par la force de l'écrit, et cela d'autant plus facilement lorsque l'on ne dispose pas de fouilles.

La bonne fortune naît des fouilles faites à Conimbriga de 1964 à 1971. Malgré les difficultés qui viennent des remaniements que les couches les plus hautes du site ont pu connaître à cause des travaux de plantation et de labours, des niveaux de destruction de maisons et sur le forum ont été reconnus (4).

Mais, comme à l'accoutumée, pour les couches de la fin de l'antiquité — cela arrive aussi pour d'autres moments —, l'incertitude tient au fait que l'on est amené à situer les couches de destruction — ou la plupart d'entre elles — par rapport aux informations fournies par les sources écrites. On ne sait, en effet, d'ordinaire pas dater ou l'on ne sait que dater approximativement les céramiques tardives. Seul moyen de pallier cette difficulté: se fonder sur des comparaisons avec quelques sites, souvent lointains, car l'on ne dispose pas des éléments relativement denses sur lesquels on est habitué à s'appuyer pour le I^{er} ou le II^e siècle. Seconde limite, bien sensible puisque bien étudiée à Conimbriga: la raréfaction de la circulation comme de l'émission de monnaies du Ve siècle, qui fait suite à une période où le monnayage est particulièrement riche (5).

Ce dernier phénomène est d'autant plus intéressant que l'on est conduit, par la Chronique d'Hydace, à restituer un demi siècle de vie relativement paisible sur le site dans le début du Ve siècle. Période où les habitants utilisent, semble-t-il, alors, essentiellement les monnaies des émissions de 335-361. A l'autre bout de l'empire, dans la ville d'Apamée, les fouilles belges menées par l'équipe de Jean Balty ont permis à Jean-Pierre Callu (6) de constater un phénomène légèrement différent. Là

(4) M. DELGADO, *Les sigillées*, p. 270-271, 288 et 320.

(5) J. PEREIRA, J. P. BOST, J. HIÉRMARD, *Les monnaies* (Fouilles de Conimbriga, t. III), Paris, 1974, p. 302-304.

(6) J.-P. CALLU, «Remarques numismatiques», dans *Fouilles d'Apamée de Syrie, Miscellanea*, fase. 7, *Apamée de Syrie, Bilan des recherches archéologiques*, 1969-1971, *Actes du colloque tenu à Bruxelles*, Bruxelles, 1972, p. 161-162.

aussi, les monnaies de 335-364 sont en nombre très supérieur à celles de la fin du IV^e. Mais, par contre, une reprise est très sensible dans la première moitié du Ve siècle: sans doute est-ce dû à l'activité des ateliers d'Orient. Il faut espérer que l'on multipliera dans les années à venir l'étude des monnaies de sites pour mieux interpréter ces faits. Quoi qu'il en soit, le résultat est que l'archéologue ne peut donc s'appuyer sur les découvertes de monnaies faites en stratigraphie.

Il faut donc ou bien dater la céramique par les mentions de la Chronique d'Hydace ou bien apporter des correctifs à l'information fournie par l'évêque de Chaves. Dans le premier cas, cela conduit à donner un *terminus ante quem* pour l'apparition de certaines formes ou de certains types. Dans le second cas, il faut disposer d'informations sûres relatives à la céramique.

Or, il m'apparaît évident que l'ouvrage de J. W. Hayes, paru au moment où Manuela Delgado mettait une dernière main à l'étude de la céramique, est venu embrouiller les choses. Ou pour dire plus juste, serait venu embrouiller les choses si l'archéologue portugaise n'avait résisté aux tentations: «Les preuves données par Hayes pour étayer la chronologie de ces formes sont tellement fragiles, que l'on peut se demander si la date initiale de ces formes, ou tout au moins, de certaines d'entre elles ne doit pas être avancée». Il me paraît aisé d'apporter une aide à la démonstration, en rappelant les résultats des fouilles de Sétif, et en montrant la fragilité des conclusions auxquelles conduisent les datations de Hayes.

L'ouvrage de Hayes est paru en 1972. Mais en fait il est le développement d'une thèse soumise à l'Université de Cambridge en 1964 et remaniée en 1968 et début 1969. C'est-à-dire au moment même où commençait de paraître un certain nombre d'articles et d'ouvrages qui témoignaient de l'intérêt tout neuf que l'on portait à la céramique africaine. N'oublions pas les dates: 1961, l'article de Baradez sur la céramique de Tipasa⁽⁷⁾;

(7) J. BARADEZ, *Nouvelles fouilles à Tipasa, la maison des fresques*, dans «Libyca, archéologie-épigraphie», t. IX, 1961, p. 114-130; id., *Grands plats chrétiens de Tipasa, céramique africaine orangée et «sigillata chiara»*, dans «Mélanges d'archéologie et d'histoire», t. LXXIX, 1967, p. 231-268;

1961, début des fouilles stratigraphiques de Sétif et seulement entre 1962 et 1964, publication des premiers résultats ⁽⁸⁾ ; 1964, fouilles de la nécropole de Raqqada et 1968, publication par J. W. Salomonson ⁽⁹⁾; 1965 et années suivantes, fouilles à l'amphithéâtre de Tébessa, en cours de publication par Robert Lequément ⁽¹⁰⁾. Et je suis sûr que les diverses fouilles en cours sur le site de Carthage qui font apparaître l'importance des niveaux de l'antiquité tardive, ne manqueront pas d'aider à aller plus avant dans l'étude de cette céramique. Par ailleurs, les fouilles d'Ostie sont aussi très récentes: elles n'ont donné de renseignements sur la céramique qu'à partir des travaux de 1967 ^(u).

Or, à mon sens, deux sites seulement d'Occident, outre Vintimille, ont apporté des informations précises quant à la chronologie des céramiques, grâce à des critères extérieurs à celle-ci : ce sont, d'une part, le dépotoir de l'espace IV des thermes du Nageur d'Ostie et, d'autre part, les deux basiliques de Sétif. Dans le premier cas, on est, à cause des monnaies nombreuses jetées avec la céramique, certain que la décharge a eu lieu en 240, ou très peu après. Dans le second, les couches de nivellement qui ont accompagné la construction de chacune des deux basiliques sont forcément antérieures à la date des plus anciennes tombes, bien datées par l'ère provinciale. Une de ces basiliques est antérieure à une mosaïque de 378, l'autre à une mosaïque de 389.

id., *La céramique rouge orangé et le commerce méditerranéen du Ier au Ve siècle*, dans «Actes du Quatre-Vingt-Dixième Congrès National des Sociétés Savantes, Nice, 1965», Paris, 1966, p. 271-290.

⁽⁸⁾ P.-A. FÉVRIER, *Remarques préliminaires sur la céramique romaine d'Afrique du Nord (à propos des fouilles de Sétif)*, dans «Revue d'études ligures», t. XXIX, 1963, p. 125-136; id., *Remarques sur la céramique d'Afrique du Nord*, dans «Les Cahiers de Tunisie», t. XII, 1964, p. 129-137; id., *Fouilles de Sétif, les basiliques chrétiennes du quartier nord-ouest*, Paris, 1965, p. 109-143.

⁽⁹⁾ J. W. SALOMONSON et E. M. STERN, *Etudes sur la céramique romaine* «Bulletin van de vereniging tôt bevordering der kennis van de antieke beschaving te 's-gravenhage», t. XLIII, 1968, p. 8-154; A. MAHJOURI, J. W. SALOMONSON, A. ENNABLI, *Nécropole romaine de Raqqada*, Tunis, 1973, 2 fase.

⁽¹⁰⁾ Thèse de doctorat de III^e cycle de l'Université d'Alger en 1970, en cours de publication par le service des Antiquités d'Algérie.

^(u) *Ostia I, II, III, Le terme del nuotatore*, Rome, 1967-1972 —*Studi miscellanei* n.° 13, 16 et 21.

Comme par ailleurs les inhumations se sont succédées à des dates rapprochées, ces deux termes sont sûrs. De plus, il a toujours été possible de distinguer les couches antérieures aux inhumations successives, contemporaines du comblement, donc de la construction des lieux de culte. On n'a pas seulement un *terminus ante quem* pour la construction des basiliques: 378 ou 389; on a aussi, sans doute, un *terminus a quo* puisque le quartier ne paraît pas avoir été construit tel que nous le voyons, avec ses rues régulières, avant les années 355. Mais cela n'a pas d'importance pour la céramique.

En effet, ce que nous pouvons saisir par ces décharges d'Ostie comme de Sétif, c'est la céramique en usage à la date du dépôt ou des céramiques plus anciennes. Lorsqu'un type, une forme ou un décor se trouve sur l'un de ces sites, on peut être certain de sa circulation soit au milieu du II le soit dans le troisième quart du IV^e ou l'avant dernière décade du siècle. Ce qui ne veut pas — par ailleurs — dire qu'était seulement en usage la céramique trouvée dans ces couches.

Manuela Delgado s'est trouvée confrontée à une affirmation de J. W. Hayes relative à des formes de «sigillée D» — pour utiliser la terminologie de Nino Lamboglia ⁽¹²⁾ et à la «Late Roman ware C» des sites orientaux ⁽¹³⁾. Commençons par la sigillée D.

Hayes a classé la céramique qu'il considère comme africaine avec une numérotation continue de 1 à 200 ⁽¹⁴⁾. Il donne le numéro 1 à des formes de ce que Lamboglia appelle «sigillée claire A», vaisselle qui dérive du répertoire des sigillées italique ou gauloises. Hayes donne les numéros 70 et suivants à une vaisselle qu'il place au Ve siècle ou plus tard encore (N^o 81 et s.). Il a donc choisi de classer les formes ouvertes — c'est la première partie

⁽¹²⁾ N. LAMBOGLIA, *Nuove osservazioni sulla «terra sigillata chiara» II*, dans «Revue d'études ligures», t. XXIX, 1963, p. 145-212.

⁽¹³⁾ K. KÜBLER, *Spätantike Stempelkeramik*, dans «Athenische Mitteilungen», t. LVI, 1931, p. 75-86; F. O. WAAGÉ, *The American excavations in the Athenian agora, first report: the Roman and Bizantine pottery*, dans «Hesperia», t. II, 1933. Voir aussi *Antioch-on-the Orontes*, t. IV, I, Princeton, 1948, p. 1-45; J. W. HAYES, *op. cit.*, p. 323-370.

⁽¹⁴⁾ *Ibid.*, p. 13-211.

de son classement — suivant un ordre chronologique fondé sur des observations dont nous allons mesurer la fragilité.

Certaines rues de Conimbriga ont subi des réfections au cours du IV^e siècle. Or, au milieu de tessons des formes 58 B, 59 B, 61A, 67 de Hayes (respectivement Lamboglia 52 A, 51, 54 et 42), existe la forme 91 B que notre auteur place entre 450 et 530. Hayes entend, en effet, confondre les formes 24/25 et 38 de Lamboglia. Ce dernier a souligné que ce bol ou jatte à marli incurvé dérive d'une forme 38 que Dragendorff avait identifié dans les céramiques italiques et gauloises. Or, s'il est certain que ce rebord a présenté des variantes nombreuses qu'il est encore difficile de classer, il n'en demeure pas moins qu'il est attesté par trop d'exemplaires dans la couche de comblement de la basilique sud de Sétif pour que ce soit un simple hasard ⁽¹⁶⁾. Et, d'autre part, dans cet horizon, ce bol a des rebords très diversifiés: marli à peine incliné ou marli très incurvé; lèvre plus ou moins élevée. Ces différences se notent, tout aussi bien, dans les couches les plus anciennes des maisons situés à l'est de la basilique (couches 4 et 5). Un autre sondage que je n'ai pas publié, mais dont j'ai tiré les principales conclusions ⁽¹⁶⁾, celui fait dans le *decumanus* le plus proche du rempart, entre celui-ci et la rue, conduit aux mêmes conclusions ⁽¹⁷⁾.

Il me semble aussi avoir trouvé dans ces couches du IV^e siècle ⁽¹⁸⁾ la forme 99 de Hayes (Lamboglia 1); là encore, je dois noter des variantes dans les lèvres. On notera qu'il est parfois difficile de distinguer, lorsque seul le rebord est conservé entre les formes 99 et 103 de Hayes. Mais, comme pour les uns et les autres, ce chercheur propose une datation dans le VI^e siècle, cela a guère d'importance dans le cas présent. Par contre, je ne vois pas dans ce que j'ai publié de Sétif, ni dans mes notes, de formes 104, ni 105 (absentes elles-aussi des classifications

⁽¹⁶⁾ *Fouilles de Sétif*, fig. 25, 29 et 36.

⁽¹⁶⁾ P.-A. FÉVRIER, A. BÂSPARY ET R. GUÉRY, *Fouilles de Sétif* f1959-1966, *Quartier nord-ouest, rempart et cirque*, Alger, 1970, p. 44, note 1 et p. 59-65.

⁽¹⁷⁾ Voir aussi le niveau 4 publié par ROGER BUÉRY, *op. cit.* note 16, p. 135, fig. 33, et le niveau 4, p. 140, fig. 35 pour une date plus récente.

⁽¹⁸⁾ *Fouilles de Sétif, Les basiliques...*, pl. 25, 27, 36.

de Lamboglia). Je note, par contre, que ce que Manuela Delgado identifie avec la forme 110 de Hayes (ses n.^{os} 127-132) a son répondant à Sétif ⁽¹⁹⁾, mais dans une couche plus récente que celles auxquelles il a été fait référence jusqu'à présent.

De deux choses l'une: ou bien toute la chronologie de Hayes est à refaire pour les périodes tardives, Ve-VIe siècle; ou bien, il faut distinguer, à côté des formes récentes de Hayes, des formes voisines anciennes, attestées à Sétif et dès lors aussi à Conimbriga. Mais dans un cas comme dans l'autre, la classification ne s'impose plus du tout. Cette classification étant fondée sur une chronologie, au moins dans ses grandes masses, la chronologie s'effondrant totalement ou partiellement, le travail est à refaire. De fait, on pouvait prévoir qu'il devrait en être ainsi, puisque les fouilles sur lesquelles s'est appuyé Hayes, n'ont jamais prétendu donner des renseignements aussi précis que ceux qu'il a entendu en tirer. Hayes, d'autre part, n'a connu l'Afrique et l'Occident qu'à travers les musées et très rarement à travers les fouilles. Il faut dire, à sa décharge, qu'elles étaient peu avancées au départ de son travail; mais l'imprudence n'en apparaît pas moins réelle à l'expérience. Plus sage était la solution de Lamboglia qui a défini un certain nombre de formes qui se retrouvent de siècles en siècles avec des variantes et qui a tenu compte du passé des sigillées italiques et gauloises.

Il me paraît donc urgent que l'on publie entièrement les stratigraphies et les objets trouvés dans les couches de destruction de Conimbriga et aussi les fouilles récentes de Vintimille qui ont permis à Lamboglia d'établir sa classification. On n'oubliera pas, en effet, que celle-ci a été publiée en 1963, après bien des hésitations. Par contre, l'ouvrage sur les fouilles ⁽²⁰⁾ est sorti treize ans plus tôt et rapporte les résultats de travaux qui étaient achevés depuis une dizaine d'années. La campagne de fouille n'est-elle pas des années 1938-1940? En vingt ans, l'auteur a eu le temps de préciser sa vision et d'affiner ses observations, même s'il était presque seul à se préoccuper de ces questions.

H *Ibid.*, fig. 33.

⁽²⁰⁾ *Gli scavi di Alintimilium e la cronologia della cerámica romana, prima parte, campagna di scavo, 1938-1940, Bordighera, 1950.*

La lecture des ouvrages qui viennent de paraître sur les céramiques qu'il s'agisse des origines de l'arétine ^(a), sur les parois fines ("J, sur les sigillées dont il est question ici, me font naître chaque fois le regret de ne pas disposer de publications du type de celle que fit Lamboglia en 1950. Si imparfaites que soient ces publications — je pense à celle que j'ai donnée de la fouille de Sétif — ou si coûteuses en temps, en personnes et en moyens — je pense aux travaux d'Ostie, elles restent indispensables et la publication de types de céramiques ne peut dispenser de preuves stratigraphiques. Surtout lorsque l'on sait la difficulté d'interprétation de ces stratigraphies, et les dangers d'extrapolation.

Quoi qu'il en soit de ces désirs ou de ces regrets, il nous faut revenir à l'interprétation des fouilles de Conimbriga, ne serait-ce que pour corriger ce que j'ai pu dire au cours des journées du colloque.

Les indications stratigraphiques fournies par Manuela Delgado, montrent que l'on avait pu distinguer un niveau d'occupation postérieur à la destruction: mais les formes trouvées et publiées, si l'on accepte la comparaison avec la stratigraphie de Sétif qui ne donne qu'un *terminus a quo*, ne forcent pas à descendre très bas dans le temps. Il en va de même de la couche de destruction où il y a, aussi, des rebords de formes 93, 97 ou 99 de Hayes; elle peut très bien être placée au milieu du Ve siècle: elle contient, certes, une vaisselle qui existe dans la IV^e siècle mais rien ne permet de penser à une interruption de sa production, voire de son utilisation. Les différentes couches de Sétif, postérieures à la construction de la basilique sud invitent même à souligner la continuité dans une production.

Reste une question, celle de la céramique dite «Late Roman C». Le travail de Manuela Delgado vient de montrer son existence sur le site de Conimbriga et c'est là une découverte essentielle, puisque cette céramique était restée pratiquement ignorée des spécialistes de la Méditerranée occidentale. Elle était, néanmoins, connue en Orient, en particulier depuis la publication de Waagé.

(21) Chr. GOUDINEAU, *La céramique arétine lisse*, Paris, 1968.

(22) P. MAY ET, *Les céramiques à parois fines dans la péninsule ibérique*, Paris, 1975.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de ne pas la rencontrer dans un site de l'intérieur comme à Sétif, dans les hautes plaines du Constantinien. Il faudra voir lorsque l'on fouillera des niveaux habités récents d'Ostie si l'on en trouve ⁱ²³). De même, il sera intéressant de savoir ce qui se passe à Carthage ou à Marseille.

Je ne puis donc contester sur des bases rigoureuses la datation basse acceptée, ici encore, par Hayes, mais je suis amené à constater que Manuela Delgado s'est trouvée, avec cette vaisselle, affrontée aux mêmes problèmes que pour certains tessons de sigillée D. On a trouvé, en effet, de la «Late Roman C» à la fois dans les couches de destruction des maisons postérieures à la large destruction du site et dans la couche de destruction du site. Or, certaines de ces pièces sont ici aussi placées au début du VI^e siècle par Hayes (les formes 3C et 3F ainsi que 3E). Là encore donc, ou bien la chronologie de Hayes est à revoir et il faut antidater le départ de la production, ou bien la destruction est plus récente que les années 465/468.

A cause des remarques faites à propos de la sigillée D qui est plus abondante (128 tessons contre 31, à quoi s'ajoutent 16 imitations de D), j'aurais tendance à pencher pour la première solution. Et donc de placer le début des importations de «Late Roman C» orientale avant 465/468.

On voit immédiatement la conséquence qui s'impose. Malgré les liens qui ont pu continuer avec l'Afrique — car rien ne nous force à imaginer que toute la sigillée D est antérieure au début du Ve ou même aux invasions vandales — des relations se sont établies avec l'Orient. «Se sont établies» si l'on admet — ce qui est vraisemblable — que les sigillées C et D de Conimbriga sont bien africaines. Or, ces années qui précèdent la destruction supposée de Conimbriga ont été celles où les Vandales, maîtres de Carthage en 439, ont commencé d'établir leur contrôle sur les îles de la Méditerranée centrale: c'est après 456, date de la mort de Valentinien III, que les Vandales paraissent avoir émis des prétentions sur la Corse et y avoir mis pied. Ils étaient en Sardaigne avant 466/468. Geiseric par ailleurs fit une série

(^{a3}) Indications de J. W. HAYES, *op. cit.*, carte 15 p. 460.

d'incursions en Sicile à partir de 456, Pile ne passant sous leur contrôle qu'après 468 ⁽²⁴⁾.

On voit donc l'intérêt que peut représenter la preuve d'arrivée d'Orient en Lusitanie juste avant la prise de possession des escales de la Méditerranée centrale.

Si la datation de la couche de destruction de Conimbriga peut être maintenue autour de 465/468 et si la chronologie de la «Late Roman C» peut autoriser pareille hypothèse, on en déduira ou bien que l'empire maritime de Carthage n'était pas encore suffisamment puissant entre 439 et 468 pour empêcher un trafic venu d'Orient — et cela s'accorderait assez bien avec ce que l'on devine des interventions tardivement réussies dans les îles—ou bien que les Vandales n'ont pas généré ce trafic, voire ont pu servir d'intermédiaire. Cette seconde solution s'accorde parfaitement avec ce que l'on constate dans d'autres domaines: n'existe-t-il pas, en bien des sites d'Afrique, des chapiteaux importés de Byzance et que l'on doit placer soit dans la seconde moitié du Ve, soit au début du Vie, avant la reconquête en tout cas ⁽²⁵⁾.

Il y a une grande part d'hypothèse dans ces dernières remarques. Elles ne me sont venues à l'esprit que pour mieux souligner l'importance des études auxquelles conduisent les fouilles de Conimbriga. Il ne s'agit pas seulement de bâtir des classifications et d'établir des chronologies. L'enjeu est l'approche des modes d'insertion de la ville dans les courants d'échange de l'empire romain au moment où il se décompose en Occident.

Après le temps d'arrêt que marque toute publication de fouille et la période de réflexion que les fouilleurs et d'autres chercheurs vont mettre à profit, il faut espérer que l'on pourra reprendre les recherches. Ces quelques lignes d'un archéologue qui connaît mal le site ont voulu seulement relancer une discussion commencée en 1975.

PAUL-ALBERT FÉVRIER

⁽²⁴⁾ Chr. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 185-197.

⁽²⁶⁾ N. HARRAZI, *Chapiteaux de la mosquée de Tunis*, mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, 1975.